

L'HOMÉOPATHIE : UNE VISION DU MONDE

INTRODUCTION

L'Homéopathie est la découverte d'un médecin, Samuel Hahneman (1755-1843) qui a créé le mot signifiant « semblable », « *omoios* », et sentiment, souffrance, « *pathos* », mais où d'autres ont vu plutôt une traduction plus hautement significative de « souffrir avec ». La souffrance s'exprime par ce qu'il est convenu d'appeler les symptômes, c'est-à-dire les troubles anormaux, physiques ou mentaux apparaissant chez un individu d'apparence saine jusque-là. Ce qui revient à dire que l'état de maladie est un état bien distinct de l'état de « santé », qu'il s'agit bien de deux entités différentes. On ne peut retrouver donc la santé qu'en éradiquant, en supprimant les symptômes de la « maladie ».

CONCEPTION DE LA MALADIE ET ÉTAT DE LA MÉDECINE AU TEMPS D'HAHNEMAN

Jusqu'à Hahneman, ces symptômes étaient éradiqués tant bien que mal par des remèdes qu'Hahneman lui-même a appelé « allopathiques », c'est-à-dire produisant des effets *opposés* à ceux de la maladie à combattre et allant toujours contre ses manifestations apparentes.

L'idée que l'on se faisait des maladies, du temps de Hahneman, était assez simple pour ne pas dire simpliste et naïve ; elle posait comme postulat fondamental l'idée d'un corps-objet passif agressé et victime d'agents nocifs extérieurs tous inconnus ou presque des médecins de l'époque, et qui provoquaient dans l'organisme humain deux grandes perturbations : la congestion des organes malades, ou l'intoxication des humeurs, en général par des substances « corrosives acides » dont il fallait débarrasser l'organisme atteint. Les traitements étaient, dans leurs applications, dérivés de ces conceptions et se déterminaient en drogues « décongestionnes » et « dépuratives ».

Les deux grands fléaux de l'époque étaient d'une part la gale, très contagieuse, qui provoquait une dermatose très prurigineuse et dont on connaissait l'agent causal, le sarcopte. Il y avait d'autre part la syphilis, qui faisait les ravages que l'on sait, et dont on ne connaissait que l'aspect évolutif initial, à savoir le chancre

d'inoculation. On savait le traiter par de fortes doses de mercure mais on ne pouvait empêcher le développement profond de la maladie vers la paralysie générale et la mort. Un troisième groupe de maladie comprenait toutes sortes d'excroissances apparentes, tumeurs bénignes ou malignes, devant lesquelles on était très démuni.

Enfin on était aussi confronté aux maladies aiguës éruptives contagieuses qui guérissaient seules ou qui emportaient les enfants en bas âge, ou bien au choléra et la peste qui sévissaient par vagues épidémiques, décimant des populations entières.

L'anatomie ne montrait que l'aspect extérieur des organes, dans leur substance grossière, sans déterminer les changements qui s'opéraient en leurs parties internes ni les relations qu'entretenaient les organes entre eux. La physiologie balbutiait ; on doit à Haller les premières tentatives d'expériences correctes et rien dans le passé n'avait pu être établi de façon incontestable. Mais c'est dans le domaine de la pathologie que les médecins donnaient libre cours à leur imagination. Ils créaient d'une part des « systèmes » arbitraires, groupes de symptômes qu'ils réunissaient pour former des maladies. D'autre part, ils émettaient en permanence des hypothèses vite transformées en thèses sans fondement sur les causes des maladies de façon à diriger leur thérapeutique vers ce qu'ils croyaient reconnaître comme l'agent causal de la maladie à traiter : c'était en fait très souvent la conséquence du mal et non sa cause.

Enfin, dans le domaine thérapeutique, tout ce que l'on savait sur l'efficacité de tel ou tel traitement n'était que le résultat d'une expérience isolée du passé, basée sur la considération que les maladies pouvaient se ressembler. Le traitement essayé avec succès pour l'une réussissait peut-être pour la suivante si elle était semblable à la précédente. D'autres thérapeutiques avaient des bases mieux établies par la fréquence de leur réussite qui reposait sur le plus grand des hasards de la seule méthode en vigueur, la méthode empirique. Grâce à elle, on avait pu déterminer l'action de certains remèdes, jamais sur l'homme sain, mais toujours chez l'homme malade.

DÉBUT DE LA RÉFLEXION HAHNEMANIENNE ET ANALYSE CRITIQUE DE L'EXERCICE MÉDICAL

Hahneman arrive dans ce paysage médical, exerce la médecine de son temps pendant quelques mois et très vite se rend compte de l'incohérence du système et des résultats thérapeutiques médiocres. Il commence à élever des critiques de plus en plus sérieuses sur ses confrères.

Hahneman condamne tout d'abord la prétention de ses confrères à vouloir à tout prix déterminer les causes profondes des maladies, non pas pour critiquer

leur orgueil, mais pour énoncer et avouer tout net qu'il est impossible à l'homme de connaître l'inaccessible. Il est curieux d'observer que c'est là le premier grief qu'émet Hahneman vis à vis de la médecine de l'époque et qu'il contient en germe ce que devait être sa réflexion finale au sujet de sa conception de la maladie, l'origine « immatérielle » de cette dernière ; comme si, en dénonçant cette prétention au savoir de ses confrères, il avait eu d'emblée l'intuition de ses conclusions futures et définitives.

Hahneman dénonce et met vite à bas les théories fumeuses sur les conceptions de la maladie : si les maladies étaient dues à une surcharge ou à une intoxication des « humeurs », les traitements dépuratifs et décongestionnants auraient dû les guérir toutes, ce qui était loin d'être le cas.

Puis, il dénonce ce qu'il appelle la médecine symptomatique, autre intuition géniale, car pour lui, faire disparaître les symptômes n'est pas faire disparaître la maladie. Car à une époque où régnait un matérialisme de bon aloi, Hahneman prétend que les symptômes - et tous les symptômes - ne sont que la manifestation superficielle, visible, offerte à l'observateur, d'un mal plus profond.

Enfin, Hahneman dénonce l'arrogance de la médecine de son époque à prétendre connaître les médicaments par les effets qu'ils déterminent chez l'homme malade. La majeure partie des propriétés de ces remèdes n'était connue que par les résultats dont ils avaient fait preuve dans leur utilisation empirique, chez l'homme malade, et non chez l'individu sain. Hahneman s'élève contre la méthode empirique qui, dit-il, fait perdre beaucoup de temps. En effet, elle n'obéit qu'au hasard et nécessite de nombreux essais qui sont aveugles puisqu'ils n'ont pas de lien de causalité démontré avec la maladie traitée. Enfin, elle offense la dignité et les capacités d'intelligence que le Créateur a mises en l'homme ! Hahneman écrit qu'il doit exister un moyen rationnel et méthodique de découvrir pour chaque maladie le remède naturel approprié.

LES PROGRES DE LA PENSÉE HAHNEMANIENNE. L'ŒUVRE NOVATRICE

Les faits d'observation. Les précurseurs.

1 .HIPPOCRATE, 400 AV. J.C.

Hahneman reprend ici la pensée d'Hippocrate : « Les symptômes sont le reflet de la tentative spontanée de la nature à vouloir guérir d'elle-même sans y parvenir », ce qu'Hippocrate avait appelé la *Vix Medicatrix Naturae*. *Donc les symptômes sont la maladie elle même, toute la maladie, c'est-à-dire le reflet des essais infructueux du corps pour atteindre l'état de guérison*. Là, Hahneman eut une nouvelle intuition géniale : la Force cicatrisante de la Nature est insuffisante, sans quoi les malades arriveraient à la guérison et leurs symptômes s'éteindraient

d'eux-mêmes ; or, cela n'est pas le cas, ces efforts de la Nature pour guérir d'elle-même restent insuffisants pour atteindre la guérison.

2 .HUNTER, 1786.

Hahneman connaissait les travaux d'un autodidacte écossais, HUNTER qui, en 1786, avait publié un traité sur les maladies vénériennes et leur traitement et dans lequel il avait souligné deux faits fondamentaux :

Deux fièvres semblables ne peuvent coexister dans un même organisme. Hunter remarqua que la syphilis « éteignait » la gonorrhée chez le même sujet, alors qu'il s'agit justement de deux maladies vénériennes voisines ; jamais deux fièvres d'origines différentes ne peuvent cohabiter chez le même individu et la plus forte « éteint » la présence de la plus faible.

L'administration de mercure provoque une « fièvre mercurielle » qui « éteint » la fièvre dont souffre le malade. Ses études sur le traitement par le mercure de la syphilis montraient que la fièvre provoquée par l'administration de mercure, proche dans ses caractères de la fièvre de la syphilis, « éteignait » celle de cette dernière.

De ces travaux d'Hippocrate et de Hunter et Cullen (voir plus bas), Hahneman tirait les conclusions fondamentales suivantes:

a) Pour accéder à la guérison, il nous faut aider les efforts spontanés de la Nature, mais ne pas les imiter. Il faut aller dans la direction qu'ils nous indiquent au moyen des symptômes : faisons en sorte de provoquer des symptômes semblables mais plus forts, puisque ceux de la « maladie naturelle » sont insuffisants pour conduire à la guérison.

b) deux symptômes semblables ne peuvent coexister chez le même individu au même moment et le plus fort fait toujours disparaître le plus faible. Si nous connaissons parfaitement les effets déterminés par les substances de la nature chez l'homme sain, nous pouvons alors appliquer à l'homme malade la substance qui détermine les effets les plus semblables à ceux de la maladie ; nous allons ainsi créer une maladie semblable (homéopathie), un peu plus forte, qui va conduire l'organisme à la guérison, puisque ses propres symptômes sont insuffisants pour l'y faire parvenir seule. *Il s'agit donc de créer une maladie médicinale un peu plus forte et semblable à la maladie naturelle.*

C'est la théorie des semblables ou LOI DE SIMILITUDE : « toute substance capable de produire une série de symptômes chez un individu sain est capable de le guérir d'une maladie au cours de laquelle il présentera les mêmes symptômes que ceux produits par ladite substance. » Tous les médicaments sont capables de guérir les maladies dont les symptômes se rapprochent le plus possible de ceux

qu'ils déterminent chez l'homme sain. (§ 25 de l'Organon) Ce phénomène repose sur la loi naturelle qui veut qu'une affection dynamique dans l'organisme vivant soit éteinte de manière durable par une plus forte lorsque celle-ci lui ressemble beaucoup quant à la manière dont elle se manifeste (§ 26). Hahneman comprit donc l'indispensable nécessité de bien connaître les effets des substances chez l'homme sain pour pouvoir les utiliser chez l'homme malade en appliquant la loi de similitude.

Il connaissait les travaux de Cullen, grand précurseur, qui avait écrit une « Matière Médicale » qui rassemblait quelques expérimentations de remèdes chez l'homme sain. Sa fameuse expérience avec le quinquina fut reprise par Hahneman qui, mieux que son prédécesseur, en comprit toute l'importance :

L'expérience du quinquina, 1790.

Hahneman renouvela l'expérience avec sa propre intoxication à l'écorce de quinquina, utilisé dans le traitement des fièvres intermittentes. Il constata que cette écorce provoquait chez lui des symptômes fébriles comparables à ceux rencontrés dans la fameuse fièvre. *«Le quinquina, qui est utilisé comme remède dans le traitement de fièvres intermittentes, agit parce qu'il peut produire des symptômes similaires à ceux de ces fièvres chez des sujets sains.»*

Ainsi, Hahneman multiplia les expériences avec la belladone, l'arsenic etc., sur lui-même et ses disciples. Il laissa à sa mort près de deux cents comptes rendus d'expérimentations de substances naturelles dont certaines, rares heureusement, furent dramatiques puisqu'elles entraînèrent la mort des expérimentateurs. Ces expérimentations sont appelées « Pathogénésies » et leur ensemble constitue la « Matière Médicale ».

Que sont les pathogénésies? Elles décrivent, après intoxication volontaire à doses variables subtoxiques ou toxiques franches une série de perturbations chez l'expérimentateur, souffrances physiques et souffrances mentales dont nous verrons plus loin l'importance. Les souffrances physiques, ou symptômes physiques, sont caractérisées par le siège des lésions, leur aspect et leur modalités, c'est-à-dire des caractéristiques qui leur sont propres et les individualisent : douleur cuisante, térébrante, contuse, pressive, etc. ; leur horaire de survenue ou d'aggravation, les conditions météorologiques qui les modifient, la détermination de ce qui les améliore ou les aggrave, etc. Tous ces détails, d'apparence anodine, permettent de choisir le remède adapté au cas particulier à traiter.

Les symptômes mentaux éveillés par l'intoxication sont divers : sensations simples, illusions, rêves, pensées inhabituelles, sentiments nouveaux que l'on n'a jamais éprouvés auparavant, peurs nouvelles, désirs, aversions soudaines ; plus graves sont les délires à l'état de veille ou d'inconscience ; bref, tous ces symp-

tômes sont le fruit de notre Imaginaire, éveillé par la substance ingérée ou inoculée.

L'analyse minutieuse de ses expérimentations sur des personnes bien portantes amena Hahneman à une découverte majeure : l'action biphasique des drogues. Celles-ci ont une action primaire puis une action secondaire dont les symptômes sont exactement opposés à ceux de l'action primaire ; ce qui lui permettait de prouver la capacité de réaction de l'organisme devant une agression médicamenteuse, au point d'en retourner les effets. Il fallait en conclure que les symptômes composant une maladie reflétaient l'impact de la substance mais aussi la réaction de l'organisme. Comme la méthode reposait sur la similitude entre les symptômes de la maladie et les effets primaires des drogues, on pouvait conclure que c'était bien la réaction de l'organisme qui permettait de faire disparaître la maladie. Une autre preuve de la véracité de ce mécanisme d'action est l'aggravation des symptômes que ressent le patient immédiatement après avoir pris le remède.

Puis il s'aperçut que plus le sujet était sensible à la substance, plus des doses faibles de cette substance suffisaient pour obtenir ses effets bénéfiques. Il appliqua cette observation à la thérapeutique et établit secondairement la loi d'infinitésimalité : plus une substance produit des effets semblables à ceux de la maladie contre laquelle elle est employée, plus son dosage doit être faible pour produire ses effets curateurs les plus durables et les plus profonds.

Plus tard Hahneman découvrit les vertus de la dynamisation de ses remèdes, les trouvant beaucoup plus efficaces s'il leur avait auparavant fait subir une série de secousses.

L'ORGANON.

Outre ses pathogénésies recueillies dans sa Matière Médicale Pure, Hahneman laissa une masse impressionnante de publications médicales dont le chef-d'œuvre est l'Organon de l'Art de Guérir. Cet ouvrage où il expose sa doctrine est plus qu'un ouvrage de technique médicale nouvelle. Il y expose une philosophie vraiment nouvelle de la conception de l'homme et de sa souffrance. Cet aspect de son oeuvre est souvent étudié mais sa méconnaissance interdit purement et simplement de comprendre l'Homéopathie.

En effet, nous voyons au fil des éditions successives de cet ouvrage (il y en eut six au total entre 1805 et 1849 et Hahneman ne connut pas la dernière), l'évolution de la pensée de Hahneman. Une fois bien établie la loi des semblables et affirmé avec certitude le concept de maladie endogène profonde, il fallait tenter de déterminer quelle était cette maladie profonde de l'homme. Dans une premiè-

re période, trois coupables de choix étaient tout désignés ; c'étaient les trois grands fléaux de l'époque :

- la gale, responsable d'une dermatose prurigineuse et contagieuse.
- la sycose, responsable de tumeurs et de sécrétions chroniques de toutes sortes.
- la syphilis, universelle et ravageuse.

De plus, Hahneman avait rapidement trouvé trois remèdes qui agissaient homéopathiquement sur ces trois maladies : le soufre, Sulfur, dans la gale ; Thuya dans la sycose, et le Mercure dans la syphilis ; il notait une disparition des symptômes mais il assistait soit à des récives précoces soit à l'apparition d'autres symptômes chez l'individu trop vite déclaré guéri. Il en conclut que les symptômes qu'il combattait n'étaient que la partie superficielle du mal.

Il est certain qu'il était très tôt hanté par la conviction que la maladie de fond était « une » ; car, devant l'échec relatif de son hypothèse à trois responsables, il tira la conclusion de son erreur et proclama dans un second temps que la syphilis et la sycose n'étaient que deux aspects différents d'une seule maladie qu'il appela la psore, du mot hébreu qui veut dire la « tache ». Que cette psore précède toujours, à l'état caché, les manifestations visibles de toute maladie, que c'est elle que l'on doit combattre si on veut éviter de voir récidiver les symptômes.

LA FORCE VITALE. HOMÉOPATHIE ET PHILOSOPHIE

Pour expliquer ces phénomènes reproductibles mais vraiment incompréhensibles et apparemment irrationnels, Hahneman conclut que la cause première des maladies ne pouvait être matérielle. Les perturbations des organes relevaient primitivement de la perturbation d'un principe dynamique immatériel grâce auquel l'organisme se maintenait en état de parfait équilibre quand rien ne venait le troubler. Ce principe immatériel, Hahneman l'appela la Force Vitale, celle, disait-il, avec laquelle un organisme vivant, ne peut aller que vers la putréfaction et la mort.

Ce principe immatériel avait été déjà évoqué, en Occident, par deux courants de pensée médicale : le courant « vitaliste », d'une part, dont le créateur fut un Montpelliérain, Barthez, qui trône toujours superbement sur le perron de notre auguste Faculté, mais dont les travaux ont été vite oubliés, et d'autre part le courant dit « animiste » de Sthal autour de 1700.

Avec sa Force Vitale, Hahneman avait trouvé le maillon dont il avait très probablement l'intuition depuis longtemps, qui pouvait justifier à ses yeux, à la fois l'origine endogène et « Une » de la maladie. Il y voyait aussi un début de justification de l'efficacité des doses infinitésimales, immatérielles qu'il employait et de

leur efficacité accrue lorsqu'une dynamisation les chargeait en énergie, partant du principe logique que seul un principe immatériel peut agir sur un autre principe immatériel.

En résumé, Hahneman concluait ainsi.

Les symptômes ne sont pas le reflet d'une maladie interne dont on voudrait connaître la cause pour pouvoir bien la traiter, mais sont la maladie elle-même. Donc ils sont nécessaires et suffisants pour servir de guide dans le traitement de cette maladie, à condition que de pouvoir connaître les effets d'une substance animale, végétale ou minérale qui seraient semblables à ces symptômes ; dans ce cas, l'administration de cette substance pure et naturelle induit une maladie médicinale, plus forte que la maladie naturelle qui complète les effets insuffisants de la Force Vitale pour retrouver la santé.

Par conséquent, l'origine des maladies est entièrement endogène, due à un dérèglement de notre Force Vitale, dont les efforts spontanés de réaction pour accéder à la guérison se montrent sous le nom de symptômes, essais infructueux, car incomplets, de la Nature pour guérir d'elle-même.

Une parfaite connaissance de l'action des substances naturelles sur l'homme sain nous permet d'en bien déterminer les symptômes qu'elles induisent et dont la similitude avec les symptômes rencontrés dans une maladie naturelle, nous permet d'aider le malade à retrouver la Santé. Les miasmes hahnemaniens (psore, syphilis et sycose) ne sont plus que des aspects différents de la maladie originelle de l'homme.

Hahneman, malgré ses 88 ans, mourut prématurément. En effet, après avoir eu conscience de cette Force Vitale, il n'aurait pas manqué de se demander quelles pouvaient être les forces capables de la perturber. Ce ne lui fut pas possible mais nous savons, à partir de la lecture de l'*Organon* quelle conception il se faisait de l'homme et de sa place dans l'Univers et ses rapports avec Dieu.

Il y a dans l'*Organon* une petite phrase évocatrice de ce qu'aurait probablement été l'aboutissement de la pensée hahnemanienne sur la conception finale de la maladie, lorsqu'il dit, en note : « *Sans vouloir évoquer une cause métaphysique de la nature intime des maladies en général* », ce qui laisse à penser que cette idée, bien qu'a priori repoussée, lui avait effleuré l'esprit.

LES SUCCESSEURS DE LA PENSÉE HAHNEMANIENNE : ALFONSO MASI ET LE PÉCHÉ ORIGINEL

Sur ces notions, à la fois philosophiques et métaphysiques, se sont penchés certains héritiers de Hahneman. Homéopathes considérables, grands expérimentateurs rigoureux, grands praticiens aux succès incontestables, mais chez qui la

réflexion sur l'homme hahnemanien avait pris une place prépondérante afin de pénétrer davantage le mécanisme d'action de la maladie et de cette mystérieuse Force Vitale : ces grands continuateurs d'Hahneman furent Kent, Hering, Clarke et Allen qui animèrent l'Homéopathie du début de notre siècle.

Puis s'établit un grand silence doctrinal, pire, une régression vers des conceptions organicistes de la méthode, c'est-à-dire des tentatives pour concilier des principes thérapeutiques immatériels avec des conceptions très cartésiennes de la maladie, conception dont portent pour une large part la responsabilité, les homéopathes français jusqu'aux années cinquante : on inventa alors la notion de terrain à traiter, de diathèses à multiples facettes, de types constitutionnels dans lesquels on enferma des groupes de sujets en fonction de leur constitution et de leur aptitude à craindre le chaud ou le froid, à avoir très soif ou pas etc..., mauvaises habitudes qui hélas sévissent encore, qui incontestablement ont détourné l'Homéopathie de son essence primitive pour en faire une sorte de médecine avec la réputation qu'on lui connaît aujourd'hui de douceur, s'adressant à des maladies seulement fonctionnelles qui de toutes façons guérissent toutes seules, quand on ne les étiquette pas de psychosomatiques.

Tout cela est le contraire de la réalité à condition de suivre Hahneman. Fort heureusement, depuis une vingtaine d'années est né un fort courant de pensée venu d'Inde et d'Amérique Latine, qui reprend la voie ouverte par Hahneman et ses continuateurs du début de notre siècle. De ce courant, émerge incontestablement un médecin argentin, fils d'homéopathe uniciste, Alfonso MASI. Lui aussi insatisfait de l'inconstance des résultats de la méthode, Masi a repris la doctrine hahnemanienne inscrite dans l'Organon, et surtout, s'est livré à une relecture des pathogénésies.

La relecture de l'*Organon* et des autres écrits hahnemaniens

Masi souligne les écrits suivants de Hahneman :

1) Hahneman était un croyant fervent, cela est évident ; le nombre de fois où il fait intervenir de façon presque gratuite parfois, la présence de Dieu dans son discours scientifique prouve assez qu'il soumettait presque sa pensée scientifique à sa pensée religieuse. Il appelle souvent Dieu le grand Ordonnateur de l'Univers, le Dispensateur de tout Bien etc., c'est-à-dire qu'il voit en la Divinité une source infinie de bienfaisance, affirmant qu'elle ne peut laisser l'homme souffrant. Cela est impensable pour lui alors elle met à sa disposition tout ce qui lui est nécessaire à son salut, mais sous une forme cachée, il est vrai, c'est-à-dire qui demande à l'homme un certain travail de connaissance pour accéder à son bonheur.

2) En effet, Hahneman acceptait la Fin Transcendante de l'homme. À sa naissance, l'homme est doué de deux mouvements, un mouvement qui le fait naître et un mouvement théocentrique qui le pousse vers la Divinité. Si l'homme détourne ce mouvement théocentrique vers lui-même, vers un mouvement homocentrique, il détourne le mouvement de sa Force Vitale de sa vraie destination. Qu'est-ce que le mouvement vers la Divinité? C'est mieux la connaître et donc mieux l'aimer, à travers toutes choses de la Nature, dit Hahneman, qui sont autant de représentations de la Perfection divine. Cette connaissance ne peut s'acquérir que par un travail.

Dans ses « Ecrits Mineurs », les mal nommés, Hahneman dit clairement que le but de l'homme est de se rapprocher du grand Esprit qu'adorent les habitants du système solaire. Il décrit sa conception de la vraie guérison de l'homme, comment l'homme arrive à son but : par des sensations de bien-être (la sérénité), par des actions qui exaltent sa dignité, par un travail de Connaissances qui embrassent tout l'Univers.

3) Masi démontre qu'Hahneman avait une conception de la structure anthropologique de l'homme qui était celle d'Aristote reprise par Thomas d'Aquin, considérant l'homme comme un composé substantiel, mêlant intimement *esprit (âme rationnelle, spiritus)*, *âme sensitive (anima)*, et *âme végétative (soma)*. Dans le paragraphe 9 de l'Organon, Hahneman parle clairement des trois éléments de l'homme : l'Esprit, la Force Vitale et le Corps.

Dans l'état de santé, la force vitale qui anime dynamiquement la partie matérielle du corps exerce un pouvoir illimité. Elle entretient toutes les parties de l'organisme dans une admirable harmonie vitale, sous le rapport du sentiment et de l'activité, de manière que l'esprit doué de raison qui réside en nous peut librement employer ces instruments vivants et sains pour atteindre au but élevé de notre existence. Voulant faire comprendre que la maladie est le résultat du dérèglement de la force vitale par un principe immatériel, Hahneman ajoute au paragraphe 11 : *Quand l'homme tombe malade, cette force immatérielle est la seule qui ressent l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie. Elle exprime son désaccord que par une manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir, par les symptômes de la maladie.*

Et, dans ce composé substantiel, § 15 : *L'organisme est bien l'instrument matériel de la Vie, mais on ne peut concevoir une force vitale sentant et gouvernant de façon instinctive, indépendante de lui. Tous deux ne font qu'un quoique notre esprit partage cette unité en deux, mais uniquement pour sa propre commodité.* » On ne peut donc envisager en l'homme un niveau inférieur somatique, végétatif atteint, sans perturbation du niveau sensitif qui lui est supérieur et l'on doit donc admettre l'intervention de l'Esprit dans le déclenchement de la maladie. René

Allendy, psychanalyste français, en conclusion de son livre « Essai sur la guérison », dit clairement que *la médecine trouvera un but plus profond quand, derrière la problématique affective instinctive, on découvrira la problématique spirituelle ou métaphysique.*

4) Il énonce la conception de la Nature Humaine diminuée. Des deux considérations précédentes, on entrevoit quelle était la conception de la maladie selon Hahneman : l'origine de la maladie de l'homme est le résultat de la Transgression de la Loi et de l'Ordre. Hahneman souligne la séparation et le détachement de l'homme de Dieu, la sensation de l'homme « empêché », l'angoisse existentielle dont l'origine est dans la sensation « d'être l'Être Vivant le plus sans défense de toute la Création ». C'est parce que la Nature a été laissée à elle-même qu'elle est incapable d'accéder à la guérison totale de l'homme par les efforts infructueux de la Vix Medicatrix Naturae, expression même de cette maladie.

Donc pour l'Homéopathie, la fragilité, la vulnérabilité de l'homme n'est pas quelque chose de normal mais de pathologique : c'est la vraie maladie de l'homme. Thomas d'Aquin parle, au sujet de la perte de l'intégrité de « don préternaturel perdu par la transgression de la loi ». Hahneman évoque *l'homme qui s'échappe péniblement du ventre de sa mère, délicat, tendre, nu, sans défense et dépourvu de tout ce qui peut rendre son existence supportable.*

La relecture des pathogénésies

Masi s'est livré à une relecture des Pathogénésies et grâce à une vaste culture plus humaniste que scientifique, où il a fait intervenir le théologique, le symbolisme, l'anthropologie, l'histoire des mythes et des religions, la linguistique, il découvre que ces pathogénésies expriment, par la symptomatologie physique et psychique éveillée, toute une histoire, un « scénario », spécifique à chaque remède certes, mais dont la considération d'ensemble met sous nos yeux, après intoxication par lesdites substances, des sentiments (appelés aussi « symptômes mentaux ») de culpabilité, de perte de quelque chose, de peur du châtement, de nostalgie et de justification. Ces sentiments évoquent l'histoire du **péché originel**.

LE PÉCHÉ ORIGINEL

Le concept de péché originel est un concept avant tout exprimé selon la tradition judéo-chrétienne, à laquelle nous appartenons, mais nous pourrions aussi bien dire qu'elle est mythologie, car le péché originel est présent sous des manifestations de sens différent, dans toutes les religions, ou philosophies. Nous pensons que le péché originel a son origine dans ce mystérieux sentiment « d'inconformité » ressenti par l'homme dans son état de perfection que Dieu lui

a attribué, mais avec la possibilité de le parfaire en accomplissant un travail propre de connaissance.

Par une illusion, un mirage, un Imaginaire troublé que rien ne justifiait, (c'est le mystère), l'homme a jugé sa propre condition comme insuffisante, comme disconforme par comparaison à l'idée qu'il se fait de la Divinité. Cette disconformité est résolue dans un mouvement d'orgueil par le désir d'être comme la Divinité, refuser sa propre Nature pour désirer une Nature supérieure, mais pathologique pour l'homme.

Mais ce sentiment de disconformité n'est qu'un mirage, une illusion, une tache dans l'imagination de l'homme, car l'homme ne peut savoir vraiment quelle est la manière divine d'être parfait ; si je suis très mélomane, très musicien, je peux connaître la manière d'être parfaite d'une exécution symphonique, mais toujours à l'échelle humaine, c'est-à-dire avec un système de références, un référent temporel ; mais je ne peux connaître la manière exacte d'être parfaite de cette exécution musicale à la mesure de la Divinité ; je ne peux m'en faire qu'une idée, née de mon imagination. C'est pourquoi on peut considérer l'origine du Péché comme un mirage, une illusion ; l'homme n'a pas vraiment voulu être Dieu, il a voulu être un Dieu inventé tel un homme, mais un homme superlatif.

Ainsi, le péché originel apparaît davantage comme le refus par l'homme de sa propre perfection, de sa propre nature, de sa propre puissance, parce qu'il s'est imaginé que celle qu'il envie à Dieu est supérieure. Il va donc rejeter, refuser sa condition de perfection, et par là diminuer ses potentialités primitives. Nous insistons : ce n'est pas le retrait d'une perfection en châtiment, c'est le rejet par l'homme lui-même de certains aspects de ses potentialités, son refus de tel ou tel aspect de sa perfection par un imaginaire troublé qui lui fait convoiter la puissance divine correspondante. Et va naître alors un sentiment légitime de perte, et donc d'inquiétude, d'angoisse, latent ou éveillé à toute occasion où il sera question de cette puissance perdue.

Ainsi peut-on dire que notre angoisse essentielle est celle inhérente à notre nature humaine, en reflet de notre complicité générale avec la faute d'Adam. On peut dire qu'elle est structurelle, inhérente à cette nature humaine. Notre angoisse existentielle correspond, elle, au scénario personnalisé que nous avons imaginé au moment où nous avons choisi quelle puissance divine était enviable à nos yeux. À ce moment, nous avons eu le sentiment de l'avoir perdue et de *cette disconformité est née notre angoisse existentielle, latente dans l'état de santé, déclarée dans la maladie*. La maladie est donc bien le résultat de notre imaginaire taché ; elle n'est pas un châtiment, mais l'image graphique de notre vision personnalisée du péché originel, du choix personnel que nous avons fait de la puissance perdue.

Chaque tableau clinique éveillé chez un expérimentateur par la prise du remède serait donc, par l'entremise des symptômes suscités, la peinture d'un scénario voulant décrire le drame, le conflit métaphysique de chaque substance. Cette souffrance de chacun d'entre nous, cachée, sous la forme de la santé, ou visible sous la forme de ce que nous appelons la Maladie, est le résultat du souvenir obscur que nous avons de notre participation, de notre complicité avec le péché originel. C'est ce que nous pouvons appeler notre problématique personnelle, individuelle, elle peut correspondre à la Maladie Originelle que pressentait Hahneman et qu'il avait appelé la *psore*.

Ce qui veut dire que la maladie n'est pas la conséquence de notre péché ; elle est l'image graphique de l'idée personnalisée que chacun d'entre nous s'est faite du péché originel, en choisissant inconsciemment un des aspects de la puissance ou de la perfection de la divinité que nous avons perdue en refusant d'accepter notre infériorité à la divinité. Cela est gravé dans notre imaginaire, lieu du souvenir, de l'archive de la mémoire de l'humanité. Ce souvenir a deux composants:

a) le premier est le souvenir général de toute l'histoire de ce péché, de cette transgression de la Loi.

b) le second composant est la vision personnalisée, l'importance personnelle que chacun d'entre nous donne à certains aspects de ce péché, *dans la maladie et dans la santé*.

C'est ce drame inconscient qui est vécu à travers des symboles, des sensations, des rêves, des imaginations, des illusions, et qui meuble notre imaginaire. Il est la cause, de notre comportement aussi bien dans la santé que dans la maladie, de nos tendances. Le lésionnel s'établit du fait même de la condition humaine de composé substantiel, dans laquelle, tout mouvement erroné de l'Esprit par l'imaginaire taché, ne peut que s'accompagner d'un mouvement erroné du végétatif.

Pour comprendre comment nous pouvons être des complices de cette chose si lointaine, il nous faut rappeler ce qu'est le schéma anthropologique classique.

La disconformité.

Elle est imaginaire, car Adam n'avait aucune raison d'être disconforme avec son état. Il avait tout ce qui était suffisant pour arriver à son but. Mais cette condition humaine, pour lui, a été méprisable. Adam a refusé de n'être qu'un maillon dans la Création, qu'un auxiliaire de la volonté divine. Adam a refusé d'être sous la dépendance de l'aide divine, d'avoir à accomplir son travail de connaissance pour se rapprocher de Dieu. Il a voulu la perfection sans travail préalable. C'est ce qu'il a cru, tout au moins, pour une raison qui reste le mystère, car rien ne justifiait son acte. Et chacun de nous fait le choix d'un des aspects particuliers de la perfection divine qui lui semble le plus important, qu'il a envié parce que

croquant ne pas l'avoir, jugeant cette condition humaine inférieure à la condition de Dieu : cette tache de notre imaginaire nous accompagne dans la maladie et l'état de bonne santé. La maladie individuelle n'est pas un châtement ; elle est simplement la représentation graphique de notre vision imaginaire personnalisée du péché originel.

L'origine de la maladie est toujours au niveau sensitif, dans l'Imaginaire, puissance la plus hiérarchisée du niveau sensitif. L'Imaginaire est le seul niveau capable de créer la maladie, sans condition préalable, c'est-à-dire sans besoin de justification par un agent nocif externe ;(sauf dans le cas d'une suggestion de l'Imaginaire qui arriverait de l'extérieur). Cette tache de l'Imaginaire explique et justifie notre symptomatologie. Nous ne pouvons avoir de connaissance directe d'un objet par ce que nous connaissons d'abord par les sens externes. La traversée de l'Imaginaire est un passage obligé pour la connaissance. Donc, tout trouble de l'Imaginaire induit une déformation du jugement de l'objet:

- si l'objet n'est pas en rapport avec ma problématique personnelle, il va subir une déformation légère au travers de mon Imaginaire où se trouvent enfouis les souvenirs vagues de la connaissance universelle, que les théologiens appellent les « restes de la Sagesse Adamique » ou « de la Science Infuse ».

- si l'objet connu traverse mon Imaginaire au niveau de la tache de ma problématique originelle, la déformation est maximale, ma vision de la situation est erronée au maximum, je fais la maladie.

Lorsque je fais une « allergie » au chat, « l'intelligible chat » va, pour moi, signifier bien plus que le « sensible Chat », c'est-à-dire simple quadrupède...etc. Mais, malheureusement, j'ignore pourquoi cet « intelligible chat » provoque ce trouble sur mon Imaginaire parce que je ne connais pas ma problématique profonde et ses rapports obscurs avec le « Sensible Chat ». Cette conception métaphysique de la maladie est jusqu'à maintenant la seule qui puisse apporter une cohérence à l'ensemble des symptômes qui constituent une maladie, qu'ils soient physiques ou mentaux. Et qui justifie ce que nous appelons nos tendances, nos désirs et aversions, notre imagination. Tout cela se trouve dans la lecture des pathogénésies qui sont bien, chacune d'elle, une vision personnalisée du péché originel.

La réponse du milieu

Bien entendu, devant son drame existentiel, l'homme va devoir adopter une attitude. La première, nous l'avons déjà vu, est inconsciente : c'est le refoulement dans l'inconscient par le mécanisme de l'oubli. Et on peut ainsi vivre très longtemps, tant que le milieu est favorable, c'est-à-dire qu'aucun événement en rapport avec notre problématique ne vienne la faire émerger à la conscience. Si les mécanismes de l'oubli fonctionnent mal ou si un événement de la réalité, connu

ou inconnu, se produit, et qui soit en accord avec la problématique du malade, le souvenir n'est pas assez enfoui et émerge alors notre angoisse existentielle. En sa présence, l'homme choisit entre trois attitudes :

1) l'acceptation exagérée de cette angoisse ; cela s'appelle le désespoir, dépression, plus ou moins grave pouvant aller jusqu'au suicide.

2) la négation de son angoisse en adoptant une attitude opposée à sa perte, mais toujours dans le champ de sa problématique particulière : c'est le champ de toutes les bravoures, de toutes les hypertrophies du Moi, de toutes les conduites exagérées. Exemple : « je suis Cannabis Indica, ma problématique est que je suis vraiment très petit devant l'immensité de la Nature, que mon Imaginaire taché transmet à mon intellect de façon encore plus démesurée qu'elle n'est ; eh bien, je nie cet état de fait et pour le prouver, je vais braver la Nature dans ce qu'elle a de plus immense : je vais traverser l'Atlantique à la nage ».

3) le coupable de mon angoisse, de mon mal être, c'est l'Autre : je deviens agressif et je vais faire en sorte de le lui faire payer avec les éléments de ma propre problématique.

Enfin, n'oublions pas que l'angoisse existentielle accompagne l'individu aussi dans la santé ; c'est par le jeu de l'action et de la réaction envers le milieu et les attitudes adoptées en fonction de la réponse de ce milieu que naît la maladie apparente. En un mot, nous ne sommes jamais malades directement à cause d'un coup de froid ou d'une frayeur « x » ou « y », mais indirectement en ce que ces éléments ont éveillé en moi une « réaction » en résonance avec ma problématique personnelle. Si ces événements n'ont rien à voir avec ma problématique personnelle, j'accepterai cette adversité avec indifférence, et donc sans réaction pathologique.

CONCLUSION

Ainsi, de simple technique médicale différente dont elle offre toujours l'image habituelle, l'Homéopathie ouvre un champ d'investigation insoupçonné dans l'approche des comportements humains, aussi bien dans l'état de santé apparent que dans la maladie déclarée. Nous insistons sur ce point, l'homéopathie nous prouve quotidiennement les réalités suivantes:

1) l'état de maladie n'est qu'un état différent, un autre aspect de chaque individu, au cours duquel il indique sa souffrance au grand jour sous une forme codée, les symptômes ; pas n'importe lesquels, pas dus au pur hasard, mais ceux qui traduisent de façon graphique (siège de l'organe souffrant, mode et modalités de cette souffrance), sa psore, sa maladie originelle, reflet de sa problématique profonde, de son conflit métaphysique. La maladie est une pour chaque individu,

endogène, exprimée par des symptômes d'aspect, d'importance, de siège différents, mais dont l'Homéopathie sait établir le lien afin de déterminer le remède de l'individu dans son entier et non de ses symptômes pris séparément : ainsi, il est clair que le qualificatif de « médecine symptomatique », reproché aimablement par les allopathes aux homéopathes, est à leur retourner « ipso facto », car il apparaît bien, dès lors, qu'au quotidien, c'est bien la médecine allopathique qui apparaît symptomatique puisqu'elle ne considère que la normalisation des signes cliniques et biologiques d'un patient (c'est-à-dire justement ses symptômes!), pour le déclarer guéri.

2) L'échelle de gravité de ces symptômes se fait toujours de façon plus ou moins évidente pour l'observateur, de la superficie vers la profondeur du corps, de l'organe le moins vital vers l'organe ou les fonctions les plus vitales. Tout traitement symptomatique suppressif d'un symptôme (et non de toute la maladie), ne fait que renforcer cette dernière, qui va chercher un autre organe et une autre façon d'exprimer la souffrance de l'individu ; c'est le cas classique de l'asthme apparu après guérison d'un eczéma ou après ablation des amygdales chez l'enfant, mais on peut supposer que la fréquence augmentante de maladies profondes structurées comme les tumeurs, peut aussi trouver justification dans cette manière suppressive de traiter le symptôme et non l'individu.

3) Si nous acceptons l'idée que notre problématique profonde est le résultat d'un conflit métaphysique entre ce que nous sommes, ce que nous refusons d'être et ce que nous désirons être, nous sommes tous des malades, avec ou sans symptôme apparent : notre angine, notre coryza ne sont plus le résultat direct d'une quelconque contagion ou refroidissement, mais l'image graphique de ce conflit métaphysique. Alors, leur résolution ne dépend que de notre simillimum, la substance de la nature dans laquelle est inscrit cette même problématique, qui se lit à travers les signes de sa pathogénésie.

Ainsi agit l'Homéopathie. Loin d'être une technique miraculeuse, elle dit au médecin quotidiennement, la difficulté de sa tâche, elle lui paraît parfois, dans sa difficulté, médecine utopique, mais tellement porteuse d'espoir qu'elle l'invite à ne jamais renoncer sur le chemin de la vraie guérison de l'homme.

Pierre DARMON

Médecin homéopathe uniciste à Montpellier

Chargé de cours d'homéopathie à la Faculté de Pharmacie de Montpellier

Co-responsable d'un enseignement d'homéopathie uniciste à Montpellier

BIBLIOGRAPHIE

Dictionnaire des Symboles, CHEVALLIER

HAEHL R, *Samuel Hahneman, Vie et Oeuvre*, en anglais, Jain Editeur, New Delhi (Inde)

HAHNEMAN S, *Organon de l'art de guérir*, 5ème éd., 1833, traduction Dr Jourdan et commentaires du Dr Simon, 1856 et 1872, éd. Ecole Belge (Liège).

HAHNEMAN S, *Traité des Maladies Chroniques*, 1839, traduction Dr Jourdan 1846.

HAHNEMAN S, *Écrits Mineurs*.

KENT, James Tiller, *La Science et l'Art de l'Homéopathie*, éd. Maisonneuve, Sainte Ruffine.

MASI ELIZALDE, *Cours supérieur de révision de la doctrine Hahnemanienne*.

PASCHERO T,P, *Homeopatia* (en espagnol), éd. « el Ateneo »,Buenos Aires.

